



*Du fleuve Rouge...*

*Hanoi 1934*

## *Mon histoire*



*....A la Deûle*

*Lille 2024*



*Jacques Mariet*





Je suis arrivé au monde un jour de Pâques, le 15 avril 1934, à HANOÏ, capitale du TONKIN, protectorat français de l'époque, où mes parents résidaient depuis quelques années déjà.



*Père et fils*

Mon père, sous-officier des troupes coloniales, engagé fin 1917, trop jeune pour se battre contre les Allemands, s'était contenté de faire partie des troupes d'occupation de la Sarre. Rejoignant, dès 1921, les forces chargées d'installer notre protectorat sur la Syrie, mandatées par la Société Des Nations, il allait participer aux combats contre les Druses qui s'opposaient alors à notre intervention.

Dès 1926, il rejoignait l'Indochine à la tête du 1<sup>er</sup> Groupement colombophile (Transmissions de l'époque.)

Affecté à l'Etat-major d'Hanoï, il allait y rencontrer ma mère qui y résidait alors. Dame de compagnie de la famille du Colonel, puis Général, BARRAU, elle vivait avec eux à MONCAY, au sud de LANG SON sur le Golfe du Tonkin depuis 1925, avant de rejoindre Hanoï ;

Fortement sollicités par la famille du Général, ces deux célibataires heureux de leur vie, allaient, pour « faire une fin » comme on le disait à l'époque, se dire « oui » dans la cathédrale d'Hanoï en avril 1933.

Premier fruit de cette union, j'accompagnais mes parents dès 1935 à Montpellier où mon père était affecté. L'année suivante, arrivait ma petite sœur Marie-Thérèse, surnommée Myrèse. Notre séjour en France dont je n'ai bien sur aucun souvenir, ne devait pas durer puisque dès février 1937, nous embarquions à Marseille pour une nouvelle aventure.

Mon père ayant rejoint l'Etat-Major à Hanoï, rêvait d'une vie plus active, au contact direct de cette population asiatique dont il appréciait la vie et les coutumes. La Garde Indigène \*, devenue par la suite Garde Indochinoise, recrutait des cadres. C'est ainsi qu'il devint, par concours, Sous-inspecteur de cette Garde dès 1938. Des cadres blancs encadrant les unités de ce corps devaient être des fonctionnaires ayant une connaissance approfondie des mœurs et des coutumes du peuple annamite et parlant sa langue.

Installé à PHU LANG TUONG, petite ville à quelques Kilomètres d'Hanoï, il allait y apprendre son nouveau métier.

Dès l'année suivante, nouveau déménagement, pour occuper un Poste à AN CHAU (près de DIN LAP), toujours dans le delta tonkinois où nous passerons deux années qui seront dans notre souvenir, ma sœur et moi, deux années merveilleuses.

A l'aube de mes 6 ans, allait se poser pour mes parents le problème de mon instruction, car le village n'avait pas d'école.

Ami de la famille, mais non formé comme instituteur, Monsieur DIN THAN responsable des PTT de la région, allait m'apprendre à écrire le français en s'aidant de documents fournis par les services compétents du Protectorat. Ainsi avec CUCHU, son fils, seuls élèves de Monsieur Din Than, nous apprenions que nos ancêtres communs étaient des Gaulois grands, blonds, aux yeux bleus, nous qui étions bruns aux yeux noirs (et bridés pour Cuchu et son père...)

Je me souviens que les cours se terminant vers midi, il m'arrivait de déjeuner avec mon maître et son, fils, assis en tailleur dans la pièce unique de leur maison qui servait de salle d'école et de salle à manger. Cela me permit d'apprendre très tôt à manger avec des baguettes. Le problème est que mes parents, ignorant ce repas, m'obligeaient ensuite à déjeuner avec eux à la maison. N'ayant pas faim, et pour cause, ma mère s'inquiéta, déclara que je devais couvrir « une maladie non identifiable » et me mit au régime. Plus expérimenté, mon père vint alors me chercher et découvrit « le Pot aux roses ». Je fus puni pour avoir menti et fait de la peine à ma mère. Mais quelques jours plus tard, je reçus l'accord officiel de déjeuner avec Cuchu deux fois par semaine, à la condition qu'il vienne déjeuner avec moi les deux jours suivants. Dès lors, naquit une amitié qui n'avait rien de colonialiste !

A l'abri de notre Poste, constitué de cinq bâtiments en dur, séparés par une cours centrale, le tout clos de murs épais couronnés de barbelés et percés de meurtrières, vivaient donc quatre européens (mon père, ma mère, ma sœur et moi) et une cinquantaine de soldats annamites auxquels s'ajoutaient une cinquantaine de détenus de droit commun mis à la disposition de mon père pour effectuer des travaux d'intérêt général ( construction de pistes, déboisement...). Parmi ces travaux, l'un d'entre eux consistait à fabriquer des briques d'argile cuites dans des fours situés à l'extérieur du Poste. Occupés en journée hors de l'enceinte militaire, ils étaient regroupés le soir. Avant de rejoindre leur cantonnement, ils dinaient d'un grand bol de riz accompagné de liserons d'eau (légume classique de l'alimentation au Tonkin) et d'un poisson sec. Ma sœur et moi, très libres de nos

*\*Créée par Paul BERT EN 1886, la Garde indigène était un corps d'infanterie indigène destiné à assurer, sous les ordres des résidents français et des autorités indigènes, le maintien de l'ordre et de la sécurité dans le pays.*

mouvements, accompagnions les gardes de papa qui encadraient les prisonniers. Très vite, plusieurs d'entre eux auprès de qui nous aimions nous accroupir, nous offrirent des animaux, des bouddhas....fabriqués avec l'argile utilisée pour préparer les briques et cuits dans les fours. Cela se passait sous l'œil des gardiens chargés de nous interdire l'accès aux prisonniers, mais à qui nous faisions promettre de ne pas en parler à nos parents.

Les balades hors du Poste, sur la diguette séparant les rizières étaient fréquentes, nous y rencontrions des enfants vietnamiens du village proche et il nous arrivait d'échanger nos galettes de pain de riz contre des patates douces crues que nous mangions, ma sœur et moi, avec délice.

Ainsi, comme tous les enfants du monde, nous ignorions le racisme, la ségrégation, le colonialisme et ce, d'autant que parlant la langue du pays, nous nous sentions autant vietnamiens que français. Cette chance, nous la devions à notre père qui, dès le départ de nos vies, avait décidé que nous parlerions les deux langues. Pour ce faire, il nous avait confiés, avec l'accord de maman, à des ti hai (nourrices) ne parlant que le vietnamien et qui nous endormaient avec des berceuses asiatiques.



*Ma Ti hai, ma sœur et moi*

Nos vies d'enfant se déroulaient dans la sérénité, mais nous sentions nos parents de plus en plus inquiets, nous ignorions pourquoi ne connaissant pas alors la situation politique de l'Indochine. Leurs soucis aboutirent à une décision qui allait nous faire entrer dans un nouveau monde, celui de l'insécurité.

Un soir de fin septembre 1940, maman nous annonça notre départ imminent pour Hanoï et peut-être plus loin. Quelques jours plus tard, quittant An Chau, nous rejoignons, maman, ma sœur et moi, la capitale du Tonkin en bus. Un de ces bus identique à ceux qui circulent encore dans de nombreux pays en voie de développement, acceptant autant de passagers à l'intérieur que sur le toit, ces derniers devant partager leur place avec cochons, volailles, fruits et légumes...

Pourquoi ce départ précipité ? Parce que le poste d'An Chau, situé à une cinquantaine de km de Lang Son, risquait d'être occupé par les Japonais qui, malgré un accord signé entre la France et le Japon le 25 septembre 1940 reconnaissant l'intégrité territoriale de l'Indochine sous la souveraineté de la France, tentait une occupation larvée de toute l'Indochine.

Hébergés deux jours chez des amis, nous embarquions ensuite tous les trois dans un train qui, sur près de 2000 km allait nous conduire à Saïgon, terme de notre périple. Dans ce train, nous n'étions pas les seuls français. En effet, l'invasion du Nord Tonkin par les Japonais avait pris de court les autorités tant civiles que militaires et les avait conduits à évacuer les familles françaises vers la Cochinchine.

\*

\*      \*

Le voyage fut pour moi extraordinaire. Ce chemin de fer à voie étroite construit à la fin du XIXème siècle, serpentait le long de la cordillère annamitique, traversant montagnes et plaines, enjambant des rivières se jetant dans le golfe du Tonkin

Installés sur des banquettes de bois très sommaires, nous allions passer tous les trois, quatre jours dans un univers confiné. En effet, comme dans les trains d'autrefois, le compartiment qui nous était réservé ne communiquait avec aucun autre compartiment, la seule issue donnant directement sur l'extérieur. Pour exprimer nos besoins personnels, un seul récipient à vider aux arrêts qui, heureusement, étaient très nombreux. Ce voyage me parut très long car, pour nous distraire, nous n'avions que les histoires que maman nous racontait, ou la nature à contempler à travers des vitres rendues presque opaques par la fumée de charbon émise par une locomotive poussive qui nous emmenait vers le sud à 30km à l'heure. Quand la brume n'était pas trop épaisse, nous pouvions admirer de magnifiques panoramas sur le golfe du Tonkin sans pouvoir visiter ces belles cités que nous traversions : Hué, Tourane Nga Trang,.... Je me souviens aussi de ces arrêts du petit matin où maman tentait de nous rendre nos visages de blancs noircis par les escarbilles de charbon que la locomotive nous envoyait à longueur de jour comme de nuit, ne pouvant à aucun moment fermer les fenêtres sous peine d'asphyxie ! La climatisation n'existait pas encore dans les trains.

Les provisions de bouche manquant au bout de 48 heures, maman profitait des arrêts pour acheter des beignets vietnamiens et de l'eau dans des bouteilles à l'aspect souvent douteux.

C'est dans ces conditions difficiles que nous arrivâmes à Saïgon, accueillis avec bonheur par le frère de maman, l'oncle Félix, commissaire de police de la ville, et bien sur par nos cousins germains heureux de faire notre connaissance.

Le retour sur le Tonkin, toujours par le rail mais dans de bien meilleures conditions, fut d'autant plus difficile que nous savions devoir retrouver la pauvreté, tant matérielle qu'intellectuelle, de nos amis de la rizière. Mais l'enfance est merveilleuse d'adaptation, et dès le mois d'octobre nous retrouvions nos habitudes et la campagne tonkinoise...

J'ignorais qu'avant notre départ pour le sud, mes parents avaient décidé de me mettre en pension chez des amis militaires résidant à Phu Lang Tuong afin que je puisse poursuivre des études normales. Cette petite ville proche d'Hanoï, importante garnison militaire, bénéficiait d'une école primaire ouverte à tous mais différenciant les enfants européens des enfants asiatiques. La séparation fut difficile car pour la première fois, à l'âge de 7 ans, je quittais mes parents et ma petite sœur.

\*

\*

\*

Le 15 octobre, j'effectuai ma première rentrée scolaire. J'allais faire la connaissance de camarades européens, j'en fus heureux mais surpris de constater qu'aucun élève tonkinois ne figurait dans notre groupe. Par contre, je découvrais des enfants noirs, enfants de militaires. De retour à la maison, lui disant mon étonnement, j'interrogeais Mamy, la dame qui me gardait. Sa réponse fut claire : « Ici, chéri, européens et autochtones ne sont pas sur le même pied d'égalité. Désormais, tu ne fréquenteras plus que des européens ou des noirs des Antilles ou de la Réunion. » Je fus encore plus surpris car ma tante de Saïgon était réunionnaise !

Ma vie scolaire se déroulait sans incident. Tout ce que m'avait appris mon « instituteur jaune » me permettait de suivre sans difficultés l'enseignement de mes religieuses blanches. A la maison de Phu Lang Tuong, nous recevions beaucoup de militaires noirs. En effet, Mamy, originaire des Charentes maritimes, avait épousé un becquet (Guadeloupéen blanc). Tout cela était bien compliqué pour un petit garçon !

Les vacances de Noël 1940, puis celles de Pâques 1941 furent pour moi un vrai bonheur puisque je retrouvais ma famille à An-Chau. Bien sur, les cadeaux ne s'accumulaient plus au pied du sapin de Noël. Nous étions en guerre, les liaisons avec la France étaient rompues depuis fin 1939 et nous vivions sur les seules ressources de l'Indochine. Plus de pain, plus de laitages, peu de sucre....et beaucoup de riz ! Dans le poste, pas d'électricité, encore un peu de pétrole. Nous n'en souffrions pas, car la pénurie était pour tous.

Brusquement, fin juin, papa nous annonçât que nous ne pourrions pas nous retrouver pour les vacances suivantes car il était muté en haute région. Il devait rejoindre le poste de Bao Ha situé sur la voie ferrée du Yunan qui suivait la vallée du Fleuve rouge pour relier Hanoï à Yunan Fu. Ce poste, était à une soixantaine de kilomètres de Lao Kay et 400 kilomètres d'Hanoï. Ce fut un de mes plus gros chagrins d'enfant.

Heureusement Mamy qui m'aimait déjà comme son fils, remplaça peu à peu Maman. Ne pouvant avoir d'enfant, elle déversa sur moi un amour maternel dévorant dont je faisais mon miel. Mon chagrin fut aussi atténué par la décision prise par mes parents de lui confier également ma petite sœur Myrèse pour les mêmes raisons qui les avaient poussés à me confier à elle un an plus tôt.

Ainsi, pour la rentrée scolaire 1941 nous étions deux à devoir fréquenter l'école primaire de Phu-Lang-Tuong. Or en fait, pas du tout, car dans le même temps, celui que nous appelions « Tonton Elie », le mari de Mamy, était muté au PC du 3<sup>ème</sup> RTT ( Régiment de Tirailleurs Tonkinois ) à Tong, près de Bac-Ninh. Nous allions profiter de l'été pour nous installer avec nos « nouveaux parents » dans une belle villa située entre Tong et Bac- Ninh. La rentrée se fit donc dans cette localité à l'école des religieuses que nous allions fréquenter trois années durant. Ce furent les belles années de notre enfance, dorlotés et choyés par Mamy et Tonton Elie, mais séparés une fois encore de nos amis tonkinois. Nous les retrouvions toutefois au catéchisme enseigné par un prêtre espagnol qui nous prépara à la première

communion que je fis à 7 ans, puis à la Communion solennelle, deux ans plus tard, présidée par un évêque, espagnol lui aussi, ne parlant pas un mot de français.



*Mamie, ma sœur et moi*

Ce furent pour moi très douces années dont le souvenir reste cher à mon cœur. Tonton Elie qui m'aimait énormément, me fit découvrir la pêche à la ligne avec des gaules qu'il taillait lui-même dans les bambous de notre jardin et des fils qu'il montait avec les crins des chevaux du régiment. Le samedi matin, il me réveillait discrètement pour partir à vélo rejoindre à plusieurs kilomètres, une rivière extrêmement poissonneuse, comme la plupart des rivières d'Indochine. Sur le cadre de sa bicyclette, il m'avait installé une petite selle avec deux cale-pieds sur la fourche descendante de son vélo. La pêche était toujours bonne, au grand désespoir de notre cuisinier qui devait la préparer. Le jeudi, nous nous retrouvions pour le goûter chez l'un ou l'autre des amis de mes « parents adoptifs » entourés d'enfants européens de notre âge.

Notre villa, comme toutes celles de l'époque coloniale, comprenait une grande salle à manger, un grand salon ainsi qu'un bureau et, à l'étage, quatre belles chambres et une salle de bains avec l'eau courante, chose rare ! A l'extérieur, un petit bâtiment abritait la cuisine et un cellier attendant. Le personnel de la maison se composait, comme chez toutes les familles européennes, d'une « ti haï » faisant fonction de femme de chambre, d'un « boy » secondant la ti-haï et chargé de différentes tâches confiées par le maître de maison, comme le service de la table et d'un « bep » personnage principal puisqu'il était cuisinier et responsable du personnel. Son salaire dépendait des compétences acquises auprès des familles européennes chez lesquelles il avait travaillé.



Chaque année, Mamy, ma sœur et moi quittions Bac-Ninh pour les vacances scolaires (celles d'été duraient 3 mois). Nous allions retrouver nos parents dans leur poste perdu de Bao-Ha. Le voyage était pénible et dangereux. Quittant Bac- Ninh en fin de soirée par la route, nous attendions à Vin-Yen, en bordure du Fleuve rouge, qu'un sampan nous fasse traverser le fleuve en pleine nuit pour monter dans un train qui, venant de Lao Kay en direction d'Hanoï, faisait demi tour pour nous déposer à Bao-Ha en remontant vers Lao Kay. En effet, les avions américains venant de Chine avaient détruit le pont de Vin-Yen, causant plus de problèmes aux européens et aux tonkinois qu'aux forces japonaises qui avaient envahi l'Indochine. Ce train, ne circulant pas régulièrement et uniquement de nuit, il fallait souvent attendre plusieurs jours avant de partir et ce, au détriment de nos vacances. Ces dernières, enthousiasmantes au début par la joie de retrouver nos parents, devenaient vite ennuyeuses: plus de camarades, plus de goûter, plus de cinéma le samedi soir. De plus, à Bao-Ha à partir de 1942, nous nous éclairions à la bougie, le soir venu, chacun regagnait sa chambre avec son bougeoir. Par contre, j'ai encore le souvenir des couchers de soleil sur le Fleuve rouge qui roulait ses eaux boueuses et au bord duquel, jusqu'à la nuit, les habitants du village venaient laver leur linge, laver leur riz et ramenaient chez eux quelques récipients d'eau du fleuve.



*Papa, maman, mamie, ma sœur et moi*

En s'implantant à Bao-Ha, mes parents avaient quitté le Tonkin des plaines rizicoles peuplées de descendants d'ethnies originaires de Chine. Ils étaient maintenant dans le Haut Tonkin sauvage, occupé depuis des millénaires par des peuplades venues d'un Tibet lointain. Chacune de ces tribus se répartissait sur les flancs des collines abruptes et très boisées de ce Tonkin assez mal connu à notre époque. Sur les sommets des pitons, résidaient les MEOS, à flanc de collines subsistaient les THO, et au fond des vallées vivaient plus nombreux et moins pauvres les MAN. Chacun de ces groupes avait ses propres coutumes et son propre dialecte.

Ils n'échangeaient entre eux que par l'intermédiaire d'interprètes que papa, ne parlant que le vietnamien, utilisait aussi.

Mon père avait vis-à-vis d'eux un rôle administratif, judiciaire et policier. Son autorité s'étendait sur la superficie d'un département français. Il avait sous ses ordres plusieurs gradés tonkinois qui étaient ses adjoints et comme forces de sécurité deux compagnies d'autochtones (environ 50 hommes).

Chaque mois, il quittait son poste avec une de ses compagnies pour effectuer une « tournée de brousse » consistant à rencontrer les chefs de village et visiter une portion de son territoire. Le rituel était toujours le même : accueilli à l'entrée du village par le chef, il se rendait, à sa demande, au petit temple bouddhiste du lieu escorté par la population. Ensuite, toujours à la demande du chef, ils priaient tous les deux dans la pagode, chacun selon sa religion. Se rendant ensuite dans la Maison commune, il réglait les problèmes que le chef lui soumettait et la journée se terminait par un repas festif au cours duquel le « choum » (alcool de riz à 60°) coulait à flots. Mon père avait pris l'habitude de serrer les dents afin de ne pas avaler ce breuvage violent, et ramenait à maman des chemises kaki foncé devenues blanches sur le devant. Le soir, papa dormait dans la maison d'hôte du village souvent considérée comme hantée par le « Makoui » (démon local). Il arrivait alors que le matin, au réveil, mon père apparaissant sur l'entrée de la maison découvrait que toute la population était là, les mains jointes, et que le voyant sortir vivant ils se réjouissaient qu'il ait vaincu le démon car ainsi les prochaines récoltes seraient bonnes. Pendant ce temps, maman l'attendait seule au poste. Ce dernier, situé au sommet d'un piton calcaire dominant le Fleuve rouge et la voie ferrée, comprenait une grande bâtisse en pierre, logement du Chef de poste, qui était composée d'un rez-de-chaussée de cinq pièces, dont le bureau de papa et à l'étage, quatre chambres et une salle de bains sans eau courante, ni électricité. Une large terrasse entourant les pièces du haut nous permettait d'avoir une vue splendide sur le Fleuve rouge et sur les collines boisées environnantes. Quatre bâtiments en briques complétaient l'ensemble ceint de murs et de barbelés. A l'extérieur et à l'avant du mur, des palissades de bambous coupés en biseau et enfoncés dans le sol défendaient l'accès aux murs. La végétation autour du poste était si dense qu'il fallait la brûler chaque semaine (certaines plantes pouvaient pousser de plus de 20 centimètres en vingt-quatre heures). L'ensemble formait un rectangle avec mirador de défense à chaque angle. La nuit, la porte du poste était fermée et sous la responsabilité d'un garde.



*Le poste vu du Fleuve rouge*

Sur ce territoire peuplé de plusieurs milliers d'autochtones, ne résidaient que deux européens : mes parents. Cela signifie que l'ensemble de l'Indochine vivait en paix à l'époque, mêlant 25 millions d'indochinois à vingt mille européens.



*Maman devant le bâtiment central du poste*

Cette nature du Haut Tonkin était magnifique. La forêt primaire recouvrait les neuf dixièmes du territoire ; elle abritait des milliers de bêtes sauvages : panthères, tigres, biches, oiseaux, mais aussi reptiles dont la pique pouvait être mortelle. La population locale, très primitive, était très pauvre. Ainsi pour qu'ils puissent vivre, l'administration française acheminait par voie ferrée des tonnes de sel, qu'elle distribuait aux tribus du secteur, leur servant à la fois de condiment nécessaire et de monnaie d'échange.

Je me souviens de façon très précise que chaque année, au cours des vacances de Noël, ces tribus venaient chercher leur sel pour l'année. Elles se succédaient sans se mélanger au pied du poste de papa après avoir parcouru en famille et à pied évidemment, des dizaines de kilomètres dans la jungle. Arrivées en fin de journée, elles construisaient en quelques heures des abris en bambou pour se protéger des intempéries. Après la distribution du sel présidée par mon père et pour célébrer l'événement, elles organisaient une soirée festive à laquelle nous étions conviés. Trois palanquins portés à dos d'homme venaient nous chercher au poste vers 5 heures du soir, le premier pour papa, le second pour maman et le troisième pour ma sœur et moi. Nous prenions place au centre du cercle formé par les membres de la tribu pour assister à la fête. Celle-ci comprenait bien sur le repas composé d'un bol de riz, de petits morceaux de porc bouilli et de quelques liserons d'eau, le tout agrémenté de nuoc mam. Quelques bananes servaient de dessert, l'alcool de riz était réservé aux hommes, les femmes et les enfants se contentaient de thé. Vers minuit, nous regagnions le poste dans les mêmes conditions qu'à l'aller.



*Palanquin méo*

Assez régulièrement, nous étions invités à dîner chez le chef du village de Bao-Ha qui, par chance, parlait le tonkinois. Ces soirées étaient pour ma sœur et moi assez lugubres car nous n'avions pas droit à la parole. Les relations avec nos hôtes se bornaient à des échanges de sourires sans pouvoir les partager avec les enfants de la maison qui étaient enfermés, eux, dans une autre pièce. C'est au cours du retour au poste à la fin d'une de ces soirées que nous avons eu la peur de notre vie. Remontant vers notre maison en file indienne vue l'étroitesse du sentier, papa devant et maman fermant la marche, alors que je me retournai j'aperçu une forme indéfinie qui suivait maman. Alerté par mon cri, papa se retourna à son tour et, dans le faisceau de sa lampe, nous aperçûmes un énorme tigre qui nous suivait. Surpris par la forte clarté de la lampe, il s'éclipsa d'un bond, comme un gros chat, et disparut dans les hautes herbes bordant le sentier. Au retour d'une autre de nos sorties nocturnes, c'est un énorme boa qui traversait le sentier et sur lequel nous aurions pu marcher sans la lampe de papa.

Dans cette région du Haut Tonkin, les populations devaient se défendre en permanence contre les incursions des tigres qui pullulaient. Dès la nuit tombée, les villageois s'enfermaient dans leurs cases sur pilotis pour se protéger et protéger leurs animaux : buffles, cochons, poulets...qui vivaient sous les cases de leurs maîtres défendues par des palissades de bambous taillés en biseau.



*Case sur pilotis*

\*

\*   \*

Durant ces trois années (1942, 1943, 1944), la vie que je viens de décrire s'est déroulée sans incidents notables à l'exception des bombardements quasi hebdomadaires de l'aviation américaine sur Hanoï et les agglomérations environnantes. L'objectif de ces attaques était les ponts, les routes, les cantonnements des troupes nipponnes. En effet, depuis les accords franco-japonais de septembre 1940, auprès de chaque garnison française était implantée une garnison japonaise, et ce sur l'ensemble de l'Indochine. Cette implantation permettait aux japonais d'éviter les attaques américaines, les alliés craignant de causer des dégâts aux français du territoire. J'ai le souvenir précis du mitraillage de notre école de Bach Ninh au cours duquel une religieuse et deux enfants vietnamiens avaient perdu la vie. Dans le jardin de notre villa, tonton Elie avait fait creuser et aménager une tranchée que nous fréquentions à chaque hurlement de la sirène d'alerte.

Le printemps 1943 fut pour moi une saison mémorable car ce fut celle de ma première communion. A cette occasion, la cathédrale de Bach-Ninh se remplissait d'une foule blanc-jaune mais où le jaune dominait largement puisque sur les quarante communicants nous étions seulement huit européens. Seule ombre au tableau : mes parents, ne pouvant pas quitter leur poste de Bao-Ha, n'avaient pu fêter avec moi cet événement si marquant pour un chrétien.

La rentrée scolaire de septembre 1944 fut un peu stressante car je savais que je risquais encore de changer de vie puisque, en fonction de mes résultats scolaires, je devais normalement à la fin de cette année quitter Bach-Ninh pour Hanoï et le lycée Albert Sarraut.

Les vacances de Noël furent moins joyeuses que d'habitude. Je sentais mes parents et mes parents adoptifs inquiets. Bien sur, devant nous, les enfants, on parlait de tout et de rien, mais nous percevions une tension latente. La réalité est que nos occupants japonais dont les forces reculaient partout dans le Pacifique sous la poussée de l'armée des USA, craignaient un débarquement américain sur les côtes indochinoises. Ils pensaient, avec juste raison, que si cela se produisait les forces françaises ne viendraient en aucun cas à leur secours, mais au contraire favoriseraient la progression des unités américaines.

\*

\*   \*

Cette tension latente devenait de plus en plus palpable et se ressentait également au niveau de notre école. Quelque chose d'horrible se préparait : ce fut le 9 mars 1945.

La nuit du 9 mars 1945, je me souviens très bien (j'allais avoir 11 ans), alors que nous étions paisiblement dans la maison, la lumière s'est brusquement éteinte et l'on a entendu des coups de feu. A ce moment là, quelqu'un a frappé à la porte, c'était le commandant, supérieur de celui que j'appelais « mon oncle », qui venait le chercher pour rejoindre la citadelle. Mon oncle nous a embrassés et est parti rapidement. Nous ne l'avons jamais plus revu car les deux hommes ont été massacrés par les japonais avant d'avoir pu rejoindre leur poste.

Ensuite, ce fut la panique et la terreur. Avec une voisine venue chez nous avec ses quatre enfants en bas âge, et ma « Mamy », nous passâmes la nuit en pyjama, immergés dans la



rizière qui jouxtait le fond de notre jardin, entendant les japonais pénétrer dans chacune des maisons occupées par des français et emmenant les occupants avec force cris et coups. Beaucoup de femmes furent violées.

Au matin, nous sortîmes pour apprendre par notre bonne, venue aux nouvelles, que la ville était aux mains des japonais et que tous les français étaient prisonniers. Que faire ? Notre Mamy a alors décidé de sortir dans la rue et de marcher vers le centre de la ville. C'est ce que nous fîmes jusqu'à ce qu'une patrouille japonaise nous rencontre. Nous eûmes alors droit à des coups de crosse pour nous faire avancer plus vite et à des simulacres d'exécution dos au mur, pour rire de notre terreur d'enfants.

Je me souviens que nous fûmes très heureux de retrouver les autres femmes et enfants (40 en tout) parqués dans la villa du chef de corps du 3<sup>ème</sup> RTT (Régiment de Tirailleurs Tonkinois) où nous passâmes trois jours et trois nuits sans nourriture ni eau, très inquiets au sujet des hommes dont nous n'avions aucune nouvelle.

Le 20 mars dans la matinée, nous fûmes tous poussés à coups de crosses dans un train qui nous conduisit à Hanoï. Débarqués dans la capitale en fin de matinée, nous allions attendre un long moment sur le quai, ne sachant où aller. Brusquement, apparut Sœur Juliette, sœur de la Communauté des Filles de la Charité, ouvrant grand ses bras pour nous conduire dans les locaux de sa congrégation, au centre d'Hanoï. Ces bâtiments étaient déjà occupés par une centaine de réfugiés, femmes et enfants, vivant le même drame que nous. Mamy, ma sœur et moi allions connaître les joies de la vie en commun. Nous fumes logés en dortoir de 50 personnes, dans lequel les religieuses avaient aménagé des boxs de 3mètres sur 3, séparés les uns des autres par des toiles de jute. Dans notre box, trois lits de camp, une petite table, deux tabourets et un réchaud électrique. C'est dans ces conditions que Mamy, veuve désormais, s'appuya sur moi en me confiant des responsabilités au dessus de mon âge. Avec de la toile elle avait confectionné une petite pochette retenue par un élastique qu'elle me fit porter à même la peau, sous mon short, en me disant : « Chéri, dans ce sachet il y a tout l'argent que je possède, si tu le perds, nous n'aurons plus rien à manger ». Depuis ce jour, je n'ai plus joué avec mes camarades. Je venais de quitter l'enfance pour le monde des adultes, d'autant qu'elle avait rajouté : « A partir d'aujourd'hui, tu es mon petit chef de famille ». J'avais 11 ans.

Ce que nous avons découvert alors, c'est que les japonais avec lesquels nous vivions apparemment sans belligérance malgré leurs exigences souvent rejetées, puis négociées à minima, avaient décidé d'éliminer toute la population française d'Indochine : soldats, cadres militaires et civils ainsi que leurs familles. Devaient également disparaître les métis franco-indochinois ainsi que les autochtones trop européanisés.

C'est pourquoi, le 9 mars 1945, toutes les garnisons françaises étaient attaquées dès 21h30.

Nos soldats allaient combattre vaillamment, mais numériquement et matériellement inférieurs, ils durent déposer les armes au bout de quelques jours. Faits prisonniers, ils allaient être enfermés dans des camps où les vainqueurs leur menèrent la vie dure. Malgré les lois de la guerre, les rescapés des garnisons de Lang Son, Dong Dang, Na-cham, seront décapités au sabre ou à la pelle en compagnie de quelques familles franco-indochinoises. Le

10 mars, on dénombre 2.650 combattants français tués et plus de 10.000 civils capturés, déportés ou massacrés.

Les familles européennes ayant échappé au massacre seront regroupées et enfermées dans la capitale des états indochinois à savoir Vientiane pour le Laos, Hué pour l'Annam, Phnom-Penh pour le Cambodge, Saïgon pour la Cochinchine et Hanoï pour le Tonkin.

Une colonne, formée de 2.000 hommes et 200 chevaux, sous les ordres du Général Alessandri réussit, sans aide américaine, ni en vivres, ni en munitions, à échapper aux forces japonaises et mena un combat de près de 2 mois en Haute région du Tonkin avant de pouvoir franchir la frontière chinoise... et d'être désarmés par les chinois ! Le 11 mars, mon père put rejoindre cette colonne avec ses 2 compagnies (mais cela est une autre histoire).

En juin 1945, suite au pillage par les japonais des récoltes de riz du Tonkin, venant s'ajouter au blocus des navires de commerce français transportant de Cochinchine le complément de riz nécessaire aux tonkinois pour leur survie, une grande famine s'abattit sur le delta du Tonkin, elle provoqua la mort de plusieurs milliers de ses habitants. Pour la première fois de ma vie j'étais confronté à la vue et à l'odeur de centaines de charrettes remplies de corps nus, empilés les uns sur les autres, traversant la ville pour se rendre dans des crématoriums à ciel ouvert éclairant la nuit de leurs feux monstrueux. Un matin, ouvrant la porte de notre habitation, je reçu dans les jambes le corps d'une maman vietnamienne et de son bébé de quelques mois qui venaient de mourir de faim sur notre trottoir. 80 ans après, je n'ai pas oublié une telle horreur.

\*

\*      \*

Dès notre arrivée à Hanoï, nous nous rendions chaque jour à l'arrivée des trains venant de Lao Kay, ainsi debout en plein soleil, cinq heures durant, espérant revoir mes parents dont nous étions sans nouvelles. Le troisième jour, on nous conduisit au PC des Forces japonaises situé dans une école de la ville. Incapables de répondre à nos questions, les japonais, furieux de n'avoir pu capturer mes parents, nous poussèrent dans la cour de l'école où étaient déjà regroupés d'autres français attendant eux aussi des nouvelles de leurs proches. Nous restâmes ainsi debout en plein soleil, cinq heures durant, entourés de soldats japonais qui avaient mis en batterie 4 fusils-mitrailleurs aux quatre coins de la cour attendant l'ordre de nous massacrer. Les cinq heures écoulées, le chef du détachement nous donna l'ordre de partir.

C'est avec une peur panique que nous apprîmes la reddition du Japon le 15 août 1945, craignant sa réaction en Indochine et ensuite la proclamation par Ho Chi Minh de l'indépendance du Vietnam le 2 septembre de la même année.

Toujours sans nouvelles de nos parents, souvent malmenés par les milices viet en cours de développement, nous étions désespérés. C'est dans cet état qu'en décembre 1945 nous

reçûmes –enfin !-une lettre de mon père, venue de Chine qui, rien qu'à sa vue, nous remplit d'espoir. Malheureusement, ce courrier était adressé à ma mère toujours disparue. En la lisant, nous apprîmes que papa, ayant rejoint les forces du Général Alessandri dès le 10 mars, avait laissé maman chez un mandarin local, ami de mes parents.

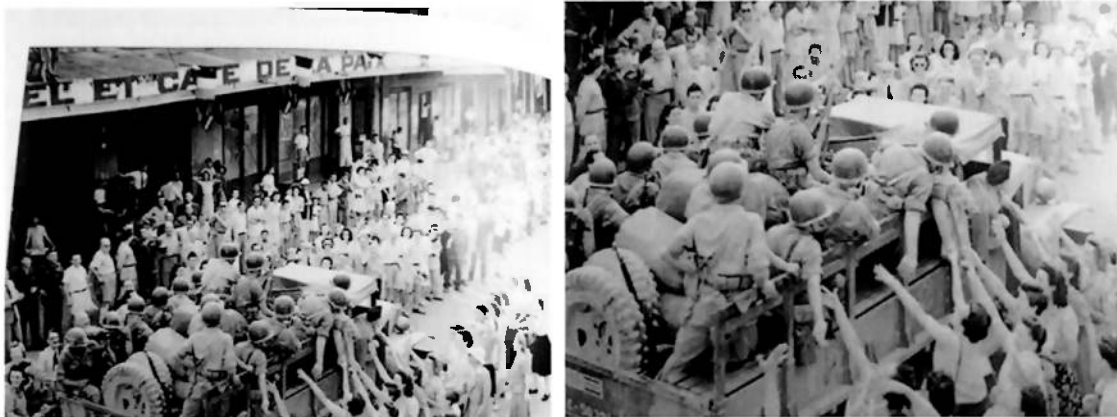
Rapatrié de Chine par avion, mon père nous rejoignit en janvier 1946. Ensuite, les mois passant, il nous fit comprendre que les chances de retrouver notre maman étaient infimes.

\*

\* \*

Les accords de Yalta sans la présence de la France, avaient décidé que les forces japonaises d'Indochine devaient rendre leurs armes, au sud du 17<sup>ème</sup> parallèle, aux britanniques et, au Nord, aux chinois. Ainsi, dès le 15 septembre 1945, nous vîmes arriver les soldats du général Louan qui mirent beaucoup de temps à remplir leur mission, pillant dès leur entrée au Vietnam les pauvres villageois du Tonkin.

Entourés par les japonais non encore désarmés, les chinois plutôt anti « blancs », et les milices viet minh nettement anti françaises, nous allions traverser une période difficile jusqu'à l'arrivée, le 18 mars 1946, des troupes françaises du général Leclerc.



C'est dans cette atmosphère pesante que nous apprîmes notre prochain départ du Tonkin. Avec ma Mamie, nous quittâmes Hanoï en juillet 1946 par la route pour Haïphong où nous devions embarquer sur le « Béarn », seul porte-avion français de la Royale.

Transportés dans des camions militaires entre Hanoï et Haïphong, nous allions, avec les 200 familles embarquées comme nous, subir une dizaine d'arrêts provoqués par les soldats viets. Ces derniers nous contraignaient à descendre des véhicules pour procéder à un appel nominatif des familles rangées en colonnes par trois, au pied de chaque véhicule. C'est ainsi que pour parcourir une centaine de KM, nous mîmes près de 48 heures. Arrivés à Haïphong dans la nuit, on nous expliqua que le Béarn au tirant d'eau trop fort, ne pouvait accoster à Haïphong et que nous allions devoir embarquer sur des L.S.T.

1) LST : bateau à fond plat ayant servi au débarquement allié en 1944

pour nous emmener au flanc du Béarn arrêté en Baie d'Along. Pour monter sur ce navire, des échelles de corde nous étaient lancées, échelles sur lesquelles nous devions nous accrocher en dépit de la houle qui séparait parfois de plusieurs mètres les deux navires. C'est au milieu des pleurs des enfants et de l'angoisse des mères que nous fûmes enfin recueillis par des marins d'une grande gentillesse qui apaisaient nos craintes par un quart de chocolat chaud, boisson dont nous avons perdu le goût depuis 1940 !



*Mamie ma sœur et moi en France*

Mais le périple n'était pas terminé car le Béarn nous conduisit au Cap St Jacques. De là, nous montâmes sur le pétrolier « l'Elorn » (après avoir réitéré l'expérience des échelles de corde pour monter à bord mai pour descendre cette fois ) afin d'atteindre Saïgon où nous attendait mon oncle et sa famille.

Deux mois plus tard, habillés par la Croix rouge française et quittant pour toujours mon pays natal j'embarquais avec mamie et ma sœur sur le « Tourville », un croiseur de la Royale.

Notre départ fut marqué par un évènement triste et beau à la fois. Accoudé au bastingage, la passerelle d'accès au bateau sur le point d'être retirée, nous vîmes arriver un sergent de la coloniale accompagné d'une femme et d'un enfant. Sommé de monter à bord par le commandant du Tourville, nous vîmes ce vieux soldat européen jeter son képi dans l'eau et, sans se retourner, rebrousser chemin tenant par les épaules sa concubine annamite et son fils.

\*

\* \*

La traversée ne fut pas une partie de plaisir car notre bateau n'était pas conçu pour faire voyager des femmes et des enfants. Les cabines des officiers marinières furent affectées aux mères de famille et à leur progéniture à l'exception des garçons de 12 ans et plus. Je fus donc séparé de ma Mamie et de ma sœur. Comme tous les matelots du bord, nous dormions chaque nuit dans des hamacs que nous devions replier le matin de façon à ne pas gêner la circulation dans ces espaces d'activité.

Nous retrouvions le reste de la famille aux environs de midi pour le déjeuner que nous prenions, chacun dans sa gamelle après avoir fait la queue. Ce repas se composait généralement de riz, de haricots blancs et de viande de conserve. Peu de fruits et de légumes frais nous étaient servis.

Notre compagnon de route, le croiseur « Emile Bertin » qui portait la marque de l'Amiral Auboyneau, commandant la marine de l'Indochine, nous a fait participer plusieurs fois au cours du voyage à des exercices conjoints consistant en des canonnades entre les deux navires. A chacun de ces exercices, nous les familles étions enfermées dans nos locaux plusieurs heures durant.

Aux différentes escales du navire, à savoir Colombo, Aden et Alexandrie, nous nous contentions de regarder, avec envie, les marins descendre à terre, car il nous était interdit de quitter le navire.

Ce voyage, pour le petit terrien que j'étais, fut une découverte. Les mouvements du bateau qui étreignaient nos estomacs furent une surprise désagréable mais à laquelle je m'habituais au fil des jours. Cet infini de l'océan m'étonnait et j'appris de mes yeux comment imaginer la rotondité de la terre en constatant que ce point à l'horizon qui grossissait peu à peu allait se révéler un navire comme le notre.

De temps à autre, des poissons volants atterrissaient sur le pont du bateau, tandis que des bandes de dauphins escortaient notre route.

Aucune distraction n'était prévue à bord. Aucun jouet ne permettait aux mamans de faire passer à leurs enfants d'agréables moments. L'ennui nous étreignait souvent malgré les chansons (un peu grivoises !) de nos marins qui tentaient de nous distraire. L'un d'eux, serveur au carré du commandant, me prit en amitié. Il me demandait de l'attendre sur le pont près de l'endroit où il travaillait. Ainsi, chaque jour à 14 heures, porteur d'un grand sac de jute, il me rejoignait pour me remettre, dans la plus grande discrétion, les restes du dessert servi aux officiers du navire pour que je puisse les partager avec ma sœur. Selon les menus du jour nous nous régaliions de médaillons d'abricot, de parts de gâteaux ou de crème au chocolat. Un délice !

Ainsi s'écoulait notre vie. Je me souviens de la traversée du canal de Suez où, à chacun de nos arrêts, Ismailia et Alexandrie, des petites barques égyptiennes se collaient au flanc du croiseur pour essayer de vendre à nos marins des petits objets artisanaux. La vente se faisait grâce à une corde lancée par le vendeur et accrochée par le marin au bastingage. Cette corde servait à faire monter et descendre un panier permettant l'échange : objet, argent.

Enfin, au bout de 32 jours, après le canal de Suez, Alexandrie, le Stromboli...les côtes de France furent en vue. Contrairement à ce que nous pensions, nous ne débarquâmes pas à Marseille, mais à Toulon. Après avoir navigué au milieu des épaves de la flotte française, sabordée en 1942, qui gisaient par le fond, nous atteignîmes enfin le Mourillon.

Quelle déception pour moi qui avait rêvé d'une France aux couleurs éclatantes dont l'accueil serait chaud et réconfortant ! En fait, dans un environnement triste et terne, quelques



infirmières de la Croix rouge nous ont distribué un chocolat chaud, une tartine de pain beurré et des bonbons. Ce fut tout.

Sans famille pour nous accueillir, nous nous sentions abandonnés. Avec le peu d'argent qui nous restait nous allions accomplir un nouveau périple qui nous conduirait, par le train cette fois, de Toulon à Rochefort sur Mer après de multiples changements.

Pourquoi les Charentes-Maritimes ? Pour rejoindre la mère de ma Mamie qui vivait modestement dans un petit appartement de Rochefort. Une nouvelle vie commençait pour ma sœur et moi, proche de celle de nombreux petits français qui sortaient peu à peu des privations de la guerre. Inscrit au lycée Pierre Loti, j'attaquai une cinquième moderne sans avoir pratiquement fait de sixième, balloté entre Hanoï et Saïgon. Cette année fut rude. Nous découvrîmes les tickets de rationnement qui ne nous attribuaient que quelques grammes de beurre, de sucre et de pain que nous ne pouvions « toucher » qu'après avoir fait la queue des heures durant.

Le premier hiver 1946-1947, particulièrement froid, fut pour moi une découverte. Je n'avais jamais vu de neige ni de glace. Malgré les chandails tricotés par la mère de ma Mamie, que nous avons rapidement appelée « Maman Ophélie », j'avais toujours froid. Nos « galoches » à semelles de bois nous permettaient des concours de glissade sur les caniveaux gelés. En effet, à cette époque, il n'y avait aucune voiture garée le long des trottoirs dont les caniveaux débordaient d'eau. Grâce à un camarade de lycée, j'intégrais les « éclaireurs de France », branche laïque du scoutisme où je fus très heureux. En juillet 1947, Mamie nous emmena à Miramont de Comminges (Haute Garonne) où mes parents possédaient une maison achetée avant la guerre et dans laquelle vivait ma grand-mère maternelle. Son accueil ne fut pas très chaleureux et s'aggrava lorsque Mamie lui demanda qui, d'elle ou de mes oncles et tantes, accepterait de nous recueillir en attendant le retour de mon père, Mamie devant nous quitter pour aller retrouver à Paris son nouveau mari. Unaniment, tous répondirent qu'il fallait nous mettre en pension.



*Sous-chef de patrouille des éclaireurs de France de 1947*

Mamie refusa cette solution et demanda à Maman Ophélia si elle accepterait de la remplacer jusqu'au retour de papa. A notre grande joie, elle accepta tout de suite. Ainsi fut entamée notre deuxième année scolaire à Rochefort.

Nous étions heureux avec cette nouvelle maman qui nous aimait beaucoup lorsque, brusquement, un après-midi d'avril 1948, le proviseur du lycée, escorté du censeur et du surveillant général, pénétra dans la classe et me demanda de l'accompagner dans son bureau. Imaginez ma panique ! Dès l'entrée dans la pièce, me prenant délicatement par les épaules, il me fit asseoir et me dit alors : « Jacques, je vais t'apprendre une nouvelle inespérée. Je viens de recevoir d'Hanoï un télégramme de ton père disant que ta maman a été retrouvée vivante, mais très affaiblie. » Je me suis effondré en larmes, ayant beaucoup de mal à réaliser. Il me dit aussitôt : « Quitte ta classe immédiatement, et, avec ce petit mot que tu remettras à la directrice de l'école des filles, pars annoncer la nouvelle à ta sœur. »

Psychologiquement, ce fut pour moi une période très perturbante. J'avais trois femmes que j'aimais : Mamie, Maman Ophélia et Maman.

Rentrée en France avec mon père fin 1948, après des soins très importants à l'hôpital Lanessan d'Hanoï, nous retrouvions maman en juillet à Miramont de Comminges, où nous fûmes enfin, tous réunis dans la maison de famille. Les retrouvailles furent très difficiles. Maman, physiquement n'était plus que l'ombre d'elle-même. Nous avions quitté une mère dynamique, forte femme aux cheveux très noirs. Nous retrouvions un squelette, les yeux enfoncés dans les orbites, et les cheveux blancs comme neige. Elle avait quitté deux enfants, elle retrouvait deux ados. Je me souviens qu'elle demandait à mon père si j'étais vraiment son fils. J'aimais ma mère qui était assez distante sans pouvoir oublier Mamie et Maman Ophélia. Ce genre de blessure met du temps à cicatriser.

\*

\* \*

Inscrit en troisième au lycée de St Gaudens, je dus me faire de nouveaux camarades dans un environnement totalement différent. Nous quittions un petit trois pièces au centre d'une ville pour une vaste maison de 17 pièces à la campagne dans un village, sans chauffage ni eau courante.



*La famille Mariet reconstituée en 1949*

Chaque matin, maman se levait à 5 heures pour mettre en route la cuisinière à bois qui chauffait la cuisine, seule pièce vivable en hiver. Avant de partir au Lycée, pour soulager maman, je remplissais plusieurs récipients au puits qui me narguait dans la cour

Le jeudi, mon sport obligatoire consistait à couper les bûches que je stockais dans la grange avant de les amener à maman pour sa cuisinière. Les hivers de cette époque étaient rudes, le thermomètre pouvait descendre en janvier à moins 25 degrés. Cela ne nous dispensait pas d'aller à vélo au lycée distant de 7 Km. Nous occupions nos W.E., mes deux camarades de lycée et moi à parcourir la région à vélo, seul moyen de transport à l'époque.

Adieu les boys, les beps, les Ti Hai, de l'heureuse vie indochinoise !!

Quinze mois plus tard, après nous avoir installés, mené de nombreux travaux dans la maison et obtenu l'électrification du village, mon père nous annonça son départ pour l'Indochine qu'il devait rejoindre jusqu'à l'âge de la retraite. Une fois encore, comme à Hanoï avec Mamy, je me retrouvais chef de famille, papa m'ayant avant de partir confié la responsabilité de ma mère et de ma sœur, « Je sais que tu en es capable » m'avait-il affirmé. Je n'avais encore que 16 ans. Cette année là, maman fut décorée de la Légion d'Honneur pour résistance aux japonais.



Après son départ, la vie continua. Conscient du calvaire qu'avait enduré ma mère au pays Thaï je faisais tout pour ne pas lui faire de peine. Une seule fois, rentré la nuit plus tard que l'heure permise, les chaussures à la main pour ne pas la réveiller, je la trouvai en larmes sur le palier. Devant son chagrin, je me fis la promesse, que je tins, de ne plus recommencer.

Privé de la présence de mon père, livré à moi-même sans aucun adulte pour me conseiller, je traversai une adolescence difficile .. Le Comminges, magnifique région à la nature exceptionnelle mais sans aucune possibilité culturelle, ne me suffisait plus. Installé dans les branches de mon tilleul si odorant, je rêvais à des contrées lointaines plus belles les unes que les autres. Depuis de nombreuses années, sur le mur de ma chambre était épinglée une carte d'Indochine sur laquelle j'essayais de pointer les zones occupées par nos troupes, recouvrant parfois les lieux où j'avais vécu avec mes parents. La nostalgie de mon pays natal était toujours dans mon cœur.

Au fur et à mesure que les épreuves du baccalauréat approchaient, ma décision d'être militaire se confirmait. Je serais Saint Cyriens.

Ce que je ne savais pas, c'est que pour y arriver, la route pour moi serait longue et pleine d'embûches, mais je ne manquais ni de courage, ni de volonté.

La seconde partie de mon baccalauréat passée en septembre 1952, les résultats positifs ne me parvinrent que le 8 novembre en raison d'une grève des correcteurs. Parti m'inscrire au lycée Pierre Fermat de Toulouse pour une « corniche » préparatoire à St Cyr, le Proviseur refusa mon inscription pour lui trop tardive, les cours ayant déjà commencé fin septembre. Déçu, ne sachant que faire, j'allai directement au Bureau d'engagement de Garnison pour signer un contrat de deux ans au titre de l'Ecole d'Artillerie de Nîmes qui s'appelait alors le CPTAA (Cours Pratique de Tir Anti aérien).



*Le maréchal des logis Mariet en 1953*

Intégrant le peloton des sous-officiers d'active avec retard (une fois encore !), je bénéficiais de cours particuliers de mon instructeur, un Sous-lieutenant de réserve (instituteur dans le civil), ce qui me permit de sortir second sur 340 élèves.

Nommé Brigadier, puis Brigadier chef, je fus nommé Maréchal des Logis en juin 1953.

Compte tenu de mon rang de sortie, j'avais le choix de ma future affectation, mais mon capitaine, chef du peloton d'élèves gradés, me fit comprendre que l'Ecole aimerait me conserver comme instructeur.

Pourtant, l'appel de l'Indochine était très fort et le « Corps expéditionnaire » avait besoin d'hommes. Avant de tenter de retrouver mon pays natal, je me devais de demander l'avis de ma mère. Devant son désarroi à l'idée de me voir repartir alors que mon père était toujours à Hanoï, je renonçai à mon rêve indochinois. Il me restait alors à réaliser mon second rêve : intégrer Saint-Cyr.

Refusant de suivre la voie habituelle préconisée par mes chefs, à savoir intégrer à Strasbourg le peloton préparatoire à l'ESMIA de Coëtquidan, je décidai, avec l'accord de mon père

toujours en Indochine, de terminer mon contrat militaire et, redevenu civil, de tenter à nouveau la « prépa » du lycée Pierre Fernet à Toulouse.

Pour la seconde fois, le Proviseur refusa mon inscription car trop tardive puisqu'intervenant le 15 novembre, fin de mon contrat, les cours ayant – comme la fois précédente – commencé fin septembre. Cependant, devant ma détermination il décida de m'accepter.

Abandonnant l'uniforme, je me retrouvai simple « bizut cornichon » à la corniche Turenne de Toulouse où je fus accueilli avec enthousiasme et admiration puisque j'étais sous-officier de réserve !

Malgré un travail acharné, je ne pu intégrer Cyr en 1955, la coupure de mes deux années d'armée ayant été trop difficile à combler. Seule satisfaction, je fus admissible à l'écrit. J'attaquai donc la nouvelle année scolaire avec d'autant plus d'ardeur qu'elle était pour moi la dernière, étant à 21 ans limite d'âge pour le concours.

Entre temps, j'avais rencontré ma future femme inscrite en Faculté de droit.

Tout se déroulait normalement, lorsque le 15 avril 1956, regagnant ma chambre d'étudiant après les cours du lycée, je trouvai 2 gendarmes qui m'attendaient pour me remettre mon ordre de rappel sous les drapeaux avec obligation de rejoindre dans les 48 heures le camp de Caylus où je devais retrouver mes camarades rappelés, pour former le 7<sup>ème</sup> RI qui devait rejoindre Tizi-Ouzou en Algérie. Je n'avais pas compris qu'engagé en 1952, j'étais rattaché à la classe 1952/3, l'une de celles rappelées pour renforcer notre armée en AFN.

Ce rappel, un mois avant le début des épreuves du concours, devait me priver définitivement d'une possible intégration à l'Ecole !

Heureusement, mon cas étant unique (dixit le Général commandant la 5<sup>ème</sup> RM de Toulouse), le commandement décida de me laisser poursuivre mes études en me détachant du 7<sup>ème</sup> RI au 12<sup>ème</sup> RAC de Toulouse, tout en m'obligeant à suivre les cours du lycée en tenue militaire.

C'est dans cette tenue, avec mon galon de maréchal des Logis, que j'ai intégré le 1<sup>er</sup> octobre, le troisième, puis le premier Bataillon de France qui allait devenir en juillet 1958 la Promotion Général Laperrine.

MON REVE ETAIT REALISE.



*L'élève officier Mariet à Coëquidan 1957*



Dès la sortie de l'Ecole, ma vie fut celle de tous les officiers de mon, époque. Après l'Ecole d'application à Châlons/Marne et à Nîmes, la guerre d'Algérie, commença pour nous deux, puis pour notre famille une vie d'errance ; soit un total de 19 déménagements en 36 ans de service. Ma carrière se termina à Lille où nous avons pris notre retraite entourés par notre fille, notre gendre et fils et nos trois petites filles venues d'Inde.

Un grand bonheur pour moi fut notre voyage touristique en Indochine (pardon ! au Vietnam) en 2006 avec ma petite femme. Soixante ans après avoir franchi le pont Doumer comme rescapé et réfugié, je l'ai à nouveau franchi dans un pays en paix identique à celui de mon enfance, parfaitement accueilli par mes nouveaux amis viet qui n'avaient qu'une idée très vague de cette guerre qui nous avait séparés dans un terrible malheur. Ma seule tristesse fut de ne pouvoir leur parler dans leur langue car le vietnamien avait disparu de ma tête mais pas de mon cœur.

Au soir de ma vie, j'ai l'impression d'avoir vécu une grande aventure que je ne regrette pas. A l'aube de ce XXIème siècle, je suis inquiet pour l'avenir de mes petits enfants qui risquent de vivre des aventures encore plus difficiles.

Ne perdons jamais l'espoir, mais surtout gardons l'espérance d'un monde meilleur promis par Celui qui nous a créés et qui nous aime.

L'Indochine est et restera toujours mon pays de cœur.



*Ma famille aujourd'hui*